Ex libris
universitatis
albertaensis

QUAECUMQUE VERA

LES TROIS JUGES

OU

LE MARQUIS DE LAUZUN

Comédie en un acte

PAR

MM. Carmouche et Paul Vermont

Arrangée pour les Cercles de jeunes gens

PAR

A. M . . . . .

et publiée par

J. G. W. McGOWN, Avocat

MONTREAL

En vente chez tous les Libraires

Ex libris
universitatis
albertaensis

QUAECUMQUE VERA

LES TROIS JUGES

OU

LE MARQUIS DE LAUZUN

Comédie en un acte

PAR

MM. Carmouche et Paul Vermont

Arrangée pour les Cercles de jeunes gens

PAR

A. M . . . .

et publiée par

J. G. W. McGOWN, Avocat

MONTREAL

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE MARQUIS DE LAUZUN.
LE BARON DE HENFORESTER.
LE DOCTEUR ALOYSIUS BOUKENBERG.
GOULUSSMANN.
} Juges de la Cour Aulique.
FRIKANDOFF, aubergiste.
BORDEAUX, domestique du marquis.
Garçons d'Auberge, Paysans, valets.

La seène se passe aux environs de Vienne, Autriche.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF ALBERTA

LES TROIS JUGES

OU

LE MARQUIS DE LAUZUN

Une salle d'auberge riche. Entrée principale par le fond. Quatre portes latérales. Deux tables, une à droite, l'autre à gauche. Un fauteuil, plusieurs chaises.

SCÈNE I.

BORDEAUX, FRIKANDOFF, *entrant tous deux par le fond.*

BORDEAUX.—Me mettre à la porte !... Savez vous à qui j'appartiens ?

FRIKANDOFF.—Comme vous n'avez pas de collier, je ne puis pas deviner.

BORDEAUX.—Malotru !.. je suis l'homme de confiance, le valet de chambre, l'intendant de monseigneur... ôtez votre bonnet, de monseigneur le marquis de Lauzun !... Eh bien ! ça ne vous fait rien ?...

FRIKANDOFF (*son bonnet à la main*).—Il m'est parfaitement inconnu.

BORDEAUX.—Quelle crasse ignorance !... un descendant du fameux duc de Lauzun !...

FRIKANDOFF.—Tout ce que vous voudrez... mais votre maître logera ailleurs.

BORDEAUX.—Mais c'est dans ce village que mon maître m'a donné rendez-vous... et...

FRIKANDOFF.—J'en suis bien fâché... mais mon hôtellerie est retenue par les trois plus fortes têtes du conseil aulique... Ils ont une entrevue décisive au sujet d'un héritage... un domaine revendiqué par la jeune comtesse de Wallenstein.

BORDEAUX (*à part*).—Ah ! mon Dieu ! c'est justement l'affaire de mon pauvre marquis !... Et vous dites que ces conseillers ?...

FRIKANDOFF.—Sont venus visiter les vastes propriétés qui font le sujet du procès... notre bourg est placé au centre de ces domaines... (*Avec importance.*) Et une loi particulière à l'espèce veut que l'arrêt soit rendu dans le district où sont situés les biens en litige... ainsi, payez-moi... (*Montrant la droite.*) Reprenez votre valise, et allez attendre votre marquis, en vous promenant... la route est belle.

BORDEAUX.—Et il a plu toute la nuit !... Adieu, vieux tonneau de choucroute ; je m'en vais puisque tu le veux ; mais ce ne sera pas pour longtemps et mon maître saura bien me faire rentrer dans ton taudis avec les honneurs de la guerre. (*Il sort furieux.*)

FRIKANDOFF.—C'est ce que nous verrons.

SCÈNE II.

FRIKANDOFF, *puis* LE MARQUIS.

FRIKANDOFF (*seul*).—Est-il bon, ce vieux chien de garde avec son marquis ! Je m'en moque pas mal de son marquis français ; moi qui vais avoir l'honneur d'héberger trois juges de la cour aulique !

Le Marquis (*en dehors*).—Holà ! Quelqu'un !... (*Entrant par le fond.*) Il n'y a donc personne dans cette bicoque !...

Frikandoff (*se retournant*).—Comment ! bicoque !...

Le Marquis.—Ah ! si !... voilà un visage presque humain... l'ami, vous êtes l'aubergiste du Grand-Cerf, n'est-pas ?... oui, vous portez ça sur votre figure...

Frikandoff.—Monsieur...(*A part, l'examinant*) Mais ces manières ?...

Le Marquis.(*posant son chapeau sur la table à droite*).—Voyons, des gens, mon valet.. (*Regardant Frikandoff qui paraît hébêté*). Ah ! ça, mon cher, vous avez l'air d'un badaud à la foire Saint-Germain. Si vous n'avez jamais vu de marquis, je vous le passe... regardez, en voilà un ; mais fort mal accommodé... que diraient nos gommeux du boulevard à me voir ainsi tout dépenaillé ?....

Frikandoff.—Un marquis !.... c'est lui !...

Le Marquis.—Eh bien !... du feu !... mon logement !...

Frikandoff. (*montrant la cheminée*).—Du feu . en voilà, monsieur le marquis... c'est qu'en fait d'appartement...

Le Marquis, (*fièrement*).—Hein ! ça parle, je crois ?... Ah ça, mon cher, vous n'avez pas la prétention de raisonner... à moi de parler... à vous d'agir... chacun son état !...

Frikandoff, (*timidement*).—Cependant, je dois faire observer à monsieur le marquis...

Le Marquis.—Eh quoi ! des observations !... il ne manquerait plus que cela !... Allez donc, morbleu. (*Il lui jette quelques pièces d'argent et son manteau à la figure.*)

FRIKANDOFF.—Tout de suite, monsieur le marquis. (*Il avance un fauteuil contre la cheminée, puis ramassant les écus. A part.*) Voilà de petits arguments qui valent beaucoup mieux que toutes ses fanfaronnades !... Mais le valet que j'ai mis à la porte !... Je cours à sa recherche. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

LE MARQUIS *seul.*

LE MARQUIS (*se chauffant debout devant la cheminée*).—Quel voyage ! à franc étrier depuis Salzbourg, par une pluie battante...un vrai temps de plaideurs. C'est une nécessité si impérieuse qu'un procès dans lequel toute ma fortune est en jeu..... mais mon fidèle Bordeaux devrait être ici...

SCENE IV.

LE MARQUIS, BORDEAUX.

Il entre par la deuxième porte à droite, et tient à la main une valise qu'il laisse tomber en entrant et une épée qu'il pose sur une chaise. Il entre à reculons.

BORDEAUX.—Comment ! il est arrivé ?

LE MARQUIS (*se levant*).—Eh ! le voilà !

BORDEAUX.—Mon cher maître... quel bonheur de vous revoir !... et ce malotru d'aubergiste qui ne voulait pas vous loger... mais quand on voit mon noble maître, tout de suite le prestige opère.

LE MARQUIS.—Plutôt que de m'en aller, je lui aurais donné cent coups de cravache... si tu appelles cela un prestige...

BORDEAUX (*faisant le geste*).—Oui... mais vous lui auriez distribué cela avec une grâce...

Le Marquis.—Flatteur !...

Bordeaux.—Oh ! quel désordre !... permettez.. (*Il va chercher une chaise au fond, il l'apporte au milieu du théâtre ; puis il tire un peigne de sa poche, et retouche la coiffure du marquis*)

Le Marquis (*assis*).—Rends-moi compte maintenant de ta mission diplomatique. As-tu vu mes juges à Vienne ? As-tu réussi à les influencer en ma faveur ?

Bordeaux.—Hélas ! mon cher maître, je ne possède pas les talents fascinateurs du marquis de Lauzun et je n'ai pu me faire admettre auprès de ces personnages.

Le Marquis.—Comment ! et tu reviens bredouille ?

Bordeaux.—Pas tout-à-fait, j'ai recueilli sur chacun de ces magistrats des renseignements dont, je suis sûr, vous tirerez le plus grand parti.

Le Marquis.—Parle donc, morbleu, sans plus de préambules !

Bordeaux.—Je ferai mieux, M. le marquis ; voici le journal que j'ai tenu régulièrement et dans lequel sont consignés les notes relatives à vos juges. (*Il lui donne un livre.*)

Le Marquis (*parcourant le livre*).—Je te reconnais bien là, mon fidèle Bordeaux, tu étais né pour être ambassadeur : tu as la manie des paperasses.... Encore une vocation manquée !

Bordeaux.—Monseigneur est bien bon !

Le Marquis (*toujours lisant*).—Mais c'est magnifique, mirobolant, excellent ! Trois bipèdes les plus singuliers dont tu me traces en quelques mots un portrait des plus piquants !... Mais c'est un trésor que ton bouquin ! Ma foi ! vivent les paperasses ! Ma conduite est toute tracée... Je vais de

ce pas voir mes juges... courir à Vienne... ils m'entendront ! (*Il remonte.*) Des chevaux ! une voiture !.

BORDEAUX (*le suit et passe à gauche*).—C'est inutile ! Vous n'avez qu'à rester...

LE MARQUIS (*s'arrêtant*).—Comment ?

BORDEAUX.—Ils sont attendus ici !

LE MARQUIS.—Ici ! mais par quel hazard ?...

BORDEAUX (*à mi-voix*).—Ils vont se réunir pour s'occuper de votre cause... mais ce sont des sauvages, des cerbères !

LE MARQUIS.—Qu'importe !... Il faut hurler avec les loups...(*Relisant les notes.*) Nous disons !.. Un gastronome qui ne juge de toute chose qu'au point de vue de son estomac... celui-là, j'en fais mon affaire. Bordeaux, tu vas me tirer du fond de tes valises toutes les bonnes petites provisions de voyage dont je sais que tu as toujours soin de te munir au départ. (*Lui pinçant l'oreille.*) Car j'ai reconnu depuis longtemps que vous êtes un peu gourmet, monsieur l'ambassadeur !

BORDEAUX (*se récriant*).—Ah ! monseigneur !

LE MARQUIS.—Mais je te pardonne ce péché mignon, pourvu que tu m'improvises la plus délicieuse collation que l'on puisse offrir à un palais délicat... et exercé. Or donc, en avant les petites terrines de foie gras, et les volailles truffées et les patés de gibier, et les champagnes, et les vins de choix, et les liqueurs fines. Ne ménage rien, entends-tu ? fais bien les choses !...

BORDEAUX.—Comment ! tant de bonnes choses pour ce gros pansu !

LE MARQUIS (*fièrement*).—M. Bordeaux, vous vous permettez des réflexions, je crois ! à la première, j'invite mon juge à dîner pour demain !...

BORDEAUX (*suppliant*).—Grâce, Monseigneur !

SCÈNE V.

LES MÊMES, FRIKANDOFF *suivi d'un garçon portant des bouteilles. Ils entrent par le fond.*

FRIKANDOFF.—Par ici, Fritz... Portez ces bouteilles dans la chambre de M. le baron de Henforester... il aura besoin de se rafraîchir... (*Le garçon sort par la dernière porte à gauche*). (*Au marquis.*) Monsieur le marquis, je vous en prie, veuillez passer dans votre appartement.... Il ne faut pas que messieurs les juges...

LE MARQUIS.—Ils sont arrivés ?

FRIKANDOFF.—Un seul encore... Le noble baron, qui, en attendant les autres, est allé battre la forêt.. il ne peut vivre un jour sans chasser... (*Il remonte.*)

LE MARQUIS (*vite et bas à Bordeaux*).—Un fusil! des armes !... Nous allons l'attaquer...

BORDEAUX (*effrayé*).—A coup de fusil?...

LE MARQUIS. (*bas*).—Non... un cor... un couteau de chasse... Tu seras mon piqueur...

BORDEAUX (*bas*).—Je n'ai jamais tiré un moineau.

LE MARQUIS (*bas*).—Si tu dis un mot, je te fais grand-veneur. (*On entend le bruit d'une voiture, Bordeaux va ramasser sa valise, à droite.*)

FRIKANDOFF (*allant à la fenêtre*).—Et tenez..... Encore un juge, le célèbre Aloysius de Boukenberg !...

LE MARQUIS (*allant à la fenêtre*).—Quelle mine !... On dirait d'un procureur de la comédie italienne !... (*Revenant près de Frikandoff*). C'est un juge de la cour aulique, çà ?...

FRIKANDOFF.—Oh ! savantissime !... parlant le latin comme s'il l'avait inventé... Et quel orateur !.. s'il n'était pas un peu bègue !...

Le Marquis (*parlant bas à Bordeaux qui est redescendu à sa gauche*).—Nous allons commencer par lui... Défais ta valise... un de tes habits... (*Haut à Frikandoff.*) Je cède la place à un si grand personnage... (*Bas à Bordeaux.*) Avec une perruque... (*Bordeaux sort par la deuxième porte à droite.*)

Frikandoff (*au fond*).—Le voilà qui monte !

Le Marquis (*à lui même*).—Là... derrière cette porte... à moi mes vieux souvenirs de collège... (*Il sort par la deuxième porte à droite.*)

SCÈNE VI.

FRIKANDOFF, BOUKENBERG.

(*Boukenberg, portant une petite cassette, entre au fond en marmottant du latin.*)

Frikandoff.—Salut au célèbre docteur Aloy !...

Boukenberg (*sans le regarder, lui faisant signe de se taire*).—Chut !... chut !...

Frikandoff (*se retournant*).—Il n'y a personne...

Boukenberg.— Que voulez-vous, *profanum... vulgus !*

Frikandoff.—Honorable conseiller... c'est moi, Frikandoff, l'hôtellier du Grand-Cerf !...

Boukenberg (*posant sa cassette sur la table à droite*).—Ah ! bon... on jour, mon cher... avez-vous préparé mon lo... lo...

Frikandoff (*faisant l'empressé*).—gement ?... oui, votre grâce, à côté de vos collègues.

Boukenberg.—Je n'entends pas...

Frikandoff (*le doigt sur l'oreille*).—Est-ce que l'ouïe ?...

Boukenberg.—Non,... je... je n'entends pas cela... je veux un appartement de so... so... litaire...

FRIKANDOFF.—Ah !... plus isolé...

BOUKENBERG.—Le plus loin... in... possible de ce Ro... Robin-des-Bois... ce grand cha... chasseur de baron... et cet autre ga... gastronome !... me voir avec ces *ignoranti* !... Mais il le faut pour obéir au prince de Hom... Hombourg, qui veut épou... pouser la comtesse, et qui attend notre dé... décision dans l'affaire de ce muguet de Français... de ce ta... talon rouge de Versailles !...

FRIKANDOFF.—Ah ! le marquis de Lauzun ?...

BOUKENBERG.—Un impu... pudent, qui a osé envoyer son la... laquais chez moi !

FRIKANDOFF (*passant à droite*).—Si vous le permettez, je vais faire placer votre bagage... (*Il va pour prendre la cassette.*)

BOUKENBERG (*sautant dessus*). — Laissez cette ca... cassette... Tou... toucher à mon Hor....

FRIKANDOFF.—Votre or ?... (*Il s'éloigne.*)

BOUKENBERG (*à lui-même*).—Mon Hor... ace (*Haut.*) mon tré... trésor !... malheureux !...

FRIKANDOFF.—Pardon... je ne savais pas que vous emportiez votre argent avec vous !... (*Il salue et sort par le fond.*)

BOUKENBERG (*seul, le regardant avec mépris*).—Mon a... argent..... *Margaritas ante porcos !...* Il ne sait pas que c'est l'arche sainte de la po... poésie !... Mon Horace !... une édition unique !... l'objet de mon culte !... mon seul ami !... le dieu qui me fait passer de si doux moments ! *Deus nobis hæc otia fecit !...* A toi divin po... poète cette o... ode que j'ai com .. posée en chemi... minant, ce matin :

Horatius Fla... Flaccus Quintus,
Qu' naquis en Pou... Pouille,
Fils d'ffranchi,
Ta gloire a franchi

De l'ou... l'oubli la rouille...
De Ca... Caton, de Brutus
Ton âme a les vertus

Homme sim... simple et sage,
L'em... l'empereur tu le fuis...
Mais Mécène tu le suis.
A Na... Naple, en voyage...
Sur Brinde...

Quel beau dé... détail !
C'est l'honneur de Pin... Pinde
Quel doux parfum dans son travail
Il put... put chanter l'ail.
Seul ami dont

Dont Dieu me fit don,
Nulle tache ne te souille :
Par tes écrits

Je me nou... nourris...
L'œil dont je te lis
Se mouille !

(*Il s'assied contre la cheminée.*)

SCÈNE VII.

BOUKENBERG, LE MARQUIS *entrant par la deuxième porte à droite.— Il est vêtu tout en noir, la chevelure ébouriffée, un livre à la main.*

LE MARQUIS (*à part en voyant Boukenberg*).— Le voilà !... à pédant, pédant et demi ! (*Haut et bégayant.*) Voici un endroit favo... favo... favorable à l'étude.

BOUKENBERG (*à part*).—Un importun !

LE MARQUIS.—Ah ! Pa...ardon, mon...monsieur ... J'au... j'aurais une pri... pri....

BOUKENBERG (*se levant, à part*).—Voilà un homme qui a une bien mauvaise pro... prononciation...

Le Marquis.—Une prière à vous a... adresser...

Boukenberg (*avec colère*).— Monsieur,... je crois que vous bé.... bé....gayez !

Le Marquis (*saluant*).—Ou... oui, monsieur !....

Boukenberg.—Préten...tendez-vous vous mo.... moquer de moi ?

Le Marquis (*se fâchant*).—Plai.... plaisantez-vous mon infirmité ?...

Boukenberg (*avec force*).—Parlez au... autrement !

Le Marquis (*en colère*).—Et vous aus... aussi... tout de suite...

Boukenberg (*d'un air contrit*).—*Ad impossibile... nemo tenetur !*

Le Marquis.—Ré...éellement? Comme Dé...Démosthènes ?... nous pouvons nous do... donner la main... (*Il lui tend la main.*)

Boukenberg (*la lui prenant*).—Alors, je suis cha...

Le Marquis.—Et moi je suis ra...

Boukenberg.—Cha... armé !...

Le Marquis.—Ra... avi !...

Boukenberg.—Il y a sym... ympathie !

Le Marquis.—*Ejusdem linguæ.*

Boukenberg (*flatté*).—Vous parlez latin, mon... monsieur ? vous savez cette langue admi... mi...

Le Marquis.—Oui, monsieur... à demi... rable !... mais je ne l'aime que dans un seul auteur... un aigle, dont les vers sont le chant du gé... gé...

Boukenberg (*fronçant le sourcil*).—Du geai ?...

Le Marquis.—Du génie !..

Boukenberg.—Et qui... qui donc ?

Le Marquis.—Vous le demandez... Est-ce qu'il y a au monde deux Ho... zo... Ho... orace ?... (*Il montre son livre.*)

BOUKENBERG.—Ah ! bah ! mais moi aussi !.... c'est mon dieu... ma vie !... vous avez des tas de ni... ni... niais qui vous parlent de Sénèque, de Cicéron... mais *Horatius*...Dans une seule de ses strophes, on trouve tout !..

LE MARQUIS (*avec une douleur éclatante*).—Tout, monsieur... Et il est mort !... Pauvre petit homme... Vous sa... avez qu'il était tou... out petit. (*Il tire son mouchoir.*)

BOUKENBERG (*fondant en pleurs*).—Ah ! Dieu... tout tra... a... a... pu !... (*Il s'essuie les yeux.*)

LE MARQUIS (*pleurant*).—A pu !... (*sanglotant*) et il est mort.

BOUKENBERG.—Il y a dix-huit cents ans !...

LE MARQUIS (*plus fort*).—Ah !... il me sem... semble que c'est hier.

BOUKENBERG (*pleure aussi plus fort*).—Au... aujourd'hui, monsieur !... quel malheur !

LE MARQUIS (*avec intention*).—Heureusement il nous a laissé ses su... sublimes œuvres !... Combien en avez-vous d'é... d'éditions ?... Je les ai toutes... 319 !...

BOUKENBERG (*avec orgueil*).—Et moi, 320 !...

LE MARQUIS (*fronçant le sourcil*).—Quoi ! vous avez donc la fameuse édition de Fer... Ferrare, dont il n'existe qu'un seul exemplaire ?...

BOUKENBERG (*fièrement*).—Oui, monsieur,... je l'ai... je l'ai... là... sous clef... dans cette ca... cassette !

LE MARQUIS (*suppliant*).— De grâce, mon... montrez-la moi !...

BOUKENBERG.—Ou... ou...

LE MARQUIS (*montrant la cassette*).—Là.

BOUKENBERG (*qui ne s'est pas fait comprendre.*— Non !... ou... oui !...

Le Marquis (*allant au fond*).—Il n'y a pe... personne...

Boukenberg (*allant à la table de droite*).—Pe.. personne ?... (*Il ouvre la cassette et recule en s'inclinant profondément.*)

Le Marquis (*revenant et s'inclinant de même*)—O salut !... (*Tirant de la cassette un vieux bouquin déguenillé et le feuilletant.*) Oui... c'est la bonne !... voilà les fautes d'im... d'impression qui ne sont pas dans les mauvaises !... je la tiens donc enfin ! (*Il court au fond, ferme la porte, prend l'épée qui est sur une chaise et s'élance sur Boukenberg.*)

Boukenberg (*effrayé*).—Que faites-vous mon ...a ami ?

Le Marquis (*jetant l'épée loin de lui et s'apostrophant*).—Oh ! arrête, bri... brigand !... La vue de ce trésor m'a donné des ver...

Boukenberg.—Des vers ?

Le Marquis (*criant*)—Tiges !... (*Rejetant le livre sur la table et s'éloignant.*) Reprenez-ça... reprenez-ça !...

Boukenberg (*transporté, court à la table et remet le livre dans la cassette*).—Vous seriez ca... capable d'un cri... crime ! Quel beau fa... fanatisme ! (*Revenant au marquis qu'il presse dans ses bras.*) Ah ! dans mes bras !... j'ai donc trouvé un a... na... na... ami !

Le Marquis (*avec intention*).—Oh ! voyez-vous, pour posséder ce trésor... on tuerait pè... père et mè... mère... car, pour l'acheter, il faudrait des so... ommes énormes ! (*Tristement.*) Il faudrait gagner mon procès !...

Boukenberg (*vivement*).—Bah !... vous êtes pau... pauvre !... et vous avez un pro... procès ?

Le Marquis.—D'où dépend toute ma fortune et tout mon bo... bonheur !

Boukenberg.—Consultez-moi sur votre cau... cause, je suis le do... docteur Aloysius... de Bouken.... Boukenberg.

Le Marquis (*surpris*).—O ciel !.... ce puits de sci.... science ! ...

Boukenberg.—Lui-même.... et vous.... vous ?

Le Marquis.—Hélas !... je suis l'in... l'in...

Boukenberg.—Lindor ?....

Le Marquis.—L'infortuné marquis de Lauzun !

Boukenberg (*très étonné*).—Est-il possible ?.... vous le marquis que je dé... détestais !... qu'on m'avait peint comme un fat... un sot.... un *ignarus*.... comme on m'avait trom.... trom....

Le Marquis (*achevant*).—ompé !...

Boukenberg.—Je suis l'un de vos ju... ju... juges !... mes animaux de collègues sont contre vous... mais s'il ne vous faut que ma voix pour les combattre... vous l'aurez !...

Le Marquis.—Oh ! merci !... *musarum sacerdos* !... merci ! (*On entend la voix de Goulussmann en dehors*).

Boukenberg.—Mais on vient.... (*Il reprend sa cassette et passe à gauche.*) *Celerem fugam* !...

Le Marquis (*avec transport*).—Oh ! c'est de lui.

Boukenberg.—Et il est mort !...

Le Marquis.—Il n'y a que dix-huit cents ans ! (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

Boukenberg.—Nous le pleurerons tous.... tous les matins.

Le Marquis.—Et tous ...ous les soirs !...

Boukenberg (*près de la porte*).—A.... adieu ! (*Il sort par le premier plan à gauche.*)

LE MARQUIS.—A... ad.. (*A part.*) Je crois qu'en voilà un de pris. (*Il sort par la porte du troisième plan à droite. Au même instant entre par le fond Goulussmann.*)

SCENE VIII.

GOULUSSMANN, *puis* FRIKANDOFF *et* LE MARQUIS.

GOULUSSMANN (*gros ventre, figure rougeaude*).—Personne !.. Il n'y a personne dans cette auberge !.. ça promet !... Comment ce brigand d'aubergiste qui n'est pas là pour me recevoir et me faire donner à manger ; car j'ai une faim canine, après la course que je viens de faire. Holà ! (*Frappant sur la table.*) Quelqu'un !

FRIKANDOFF (*accourant*).—Voilà, monsieur, voilà ! Qu'y a-t-il pour votre service ?

GOULUSSMANN.—Il y a qu'on meurt de faim dans votre auberge !

FRIKANDOFF.—Vous aurait-on mal servi ?

GOULUSSMANN.—C'est-à-dire qu'on ne m'a rien servi du tout, et voilà trois minutes que je suis entré ! Est-ce ainsi qu'on reçoit un conseiller aulique ?...

FRIKANDOFF.—Monsieur est... (*Il salue avec respect.*)

GOULUSSMANN.—Je suis le conseiller Goulussmann et je suis venu de Vienne pour manger (*se reprenant*) pour juger une cause, mais tout cela ne vous regarde pas .Tout ce que vous avez besoin de savoir c'est que je tombe d'inanition. Il y a deux heures que je n'ai rien pris.

FRIKANDOFF (*regardant sa montre*).—Il est onze heures et un quart et le dîner ne pourra être prêt avant midi.

GOULUSSMANN.—Trois quarts d'heure d'attente ! mais, brigand ! tu veux donc ma mort ! (*Il s'élance sur Frikandoff, qui recule épouvanté, puis sort.*)

LE MARQUIS (*qui était entré pendant la conversation, s'interposant*).—Grâce pour cet homme, monseigneur ! ayez pitié d'un être grossier qui n'entend rien aux charmes de la digestion et qui ne connaît pas les exigences d'un estomac bien élevé !

GOULUSSMANN.—Cela vous est facile à dire à vous qui êtes sans doute bien repu, tandis que moi, j'ai une faim de loup !

LE MARQUIS.—Je me réjouis d'une circonstance....

GOULUSSMANN (*furieux*).—Vous vous réjouissez de ce que je crève de faim.

LE MARQUIS.—D'une circonstance qui me procure le bonheur de pouvoir être utile au célèbre docteur Goulussman.

GOULUSSMANN.—Expliquez-vous, jeune homme.

LE MARQUIS.—Mon chef de cuisine vient de me prévenir que ma collation est servie dans mon appartement, et si, au lieu d'attendre impatiemment le mauvais repas que l'on va vous servir dans cette auberge de village, vous daignez me faire l'honneur....

GOULUSSMANN (*avec empressement*).—Avec plaisir, monsieur ! j'accepte avec reconnaissance ; vous me rendez un bien grand service !... mais puis-je savoir à qui je dois ?....

LE MARQUIS.—Je suis étranger à ce pays. J'arrive ce matin de Paris.

GOULUSSMANN.—Tiens ! un Français !.. (*A part.*) Je crois que je vais faire une magnifique collation !.... (*Haut.*) Et vous voyagez pour votre agrément ?

Le Marquis.—Pas précisément, je suis venu ici pour soutenir un procès....

Goulussmann.—Encore un procès ! mais c'est justement pour donner une décision dans l'affaire d'un de vos compatriotes que mes collègues et moi sommes venus dans ce village.

Le Marquis.—Vraiment !.... et quelle est cette cause ?

Goulussmann.—Oh ! je la sais sur le bout du doigt.... il s'agit d'une comtesse bavaroise, la jeune comtesse de Walleinstein, cousine germaine du prince de Hombourg... un héritage.... trois millions de florins en litige entre elle et un petit marquis de Paris, voilà le fond.

Le Marquis.—Mais de quel côté se trouve le bon droit ?... le savez-vous ?

Goulussmann.—Le prince de Hombourg m'a donné, il y a huit jours, un dîner !.... il y avait surtout une carpe en matelote hongroise.... et un pâté de gibier à se mettre à genoux...

Le Marquis.—Devant ?....

Goulussmann.—Non.... dedans !.... Oh ! j'ai consciencieusement digéré cette affaire.... le bon droit est du côté du pâté...

Le Marquis.—Hein ?

Goulussmann (*se reprenant*).—De la maison de Hombourg ?

Le Marquis (*à part*).— C'est ce que nous verrons! (*Haut.*) Et l'autre plaideur, le connaissez-vous?

Goulussmann.—Le marquis de Lauzun ? nullement. C'est sans doute un pauvre gentillâtre ruiné et affamé, qui voudrait redorer son blason avec l'or autrichien ..

Le Marquis.—Le marquis de Lauzun... je le connais beaucoup. C'est le plus beau mangeur de

France. Son cuisinier surpasse le fameux Vatel. Il tient en son hôtel table ouverte, et son cercle se compose de tous les plus fins gourmets de la capitale.... Il est d'une libéralité !... mais j'ai ouï dire que de ce procès dépendait toute sa fortune, et si vous le ruinez, la bonne chère perdra en lui un rude champion.

GOULUSSMANN.—Vraiment !.. je ne savais pas ! ce serait bien dommage !...

LE MARQUIS.—Le marquis ne voyage pas sans se faire accompagner de tout son personnel de cuisine ; et il ne se trouve pas ainsi exposé à se faire empoisonner par les gargotiers de tous pays.

GOULUSSMANN.—Mais c'est un homme admirable que votre marquis ! je me sens tout remué en sa faveur, et si ce n'étaient mes obligations envers la maison de Hombourg !....

LE MARQUIS.—Des obligations ! un mauvais dîner qui ne se répètera sans doute plus ! tandis que le noble marquis, s'il vous était attaché par la reconnaissance, vous entretiendrait jusqu'à la fin de vos jours dans une bombance perpétuelle !...

GOULUSSMANN.—Etes-vous sûr de ce que vous avancez ?

LE MARQUIS (*mystérieusement*).—Et si c'était le marquis en personne qui vous fît ces propositions ?

GOULUSSMANN.—Quoi ! vous seriez ?

LE MARQUIS.—Chut !... oui, je suis le marquis de Lauzun, qui vous supplie à son tour de ne pas le réduire à la famine, et qui voudrait s'attacher à vous par les liens de l'estomac.

GOULUSSMANN (*lui tendant la main*).—Eh bien ! c'est dit... comptez sur moi !... mais qu'on ne nous voie pas ensemble avant la sentence.

Le Marquis.—Permettez donc que je vous conduise à mon appartement, où mes gens vous serviront une légère collation. Pendant ce temps-là j'irai m'occuper du grand dîner par lequel nous fêterons l'heureuse issue de mon procès. Je veux que ce dîner-là vous fasse mépriser à jamais ce que vous avez avalé jusqu'à ce jour.

Goulussmann (*avec empressement*).—Allons !... (*Ils sortent tous deux par la première porte à droite. On entend les sons du cor.*)

SCÈNE IX.

Le Baron de Henforester, *en dehors.*

—Au diable, chiens et piqueurs ! (*Entrant par le fond, en costume de chasse. Il dépose son fusil avec humeur contre la porte.*) Par Saint Hubert !... Depuis trente ans que je chasse, voici la première fois que j'éprouve cette avanie. (*Un garçon d'auberge apporte quatre bouteilles de vin, un panier à verres et une petite lampe allumée ; il dépose le tout sur la table à droite, ramasse l'épée jetée par le marquis de Lauzun et sort par le fond.*)

Dès l'aube du jour, battre la forêt pendant six mortelles heures sans trouver le pied de la bête !.. Nous rencontrons enfin un chevreuil.... c'est toujours ça.... je l'ajuste et je le manque !.... Un instant après, un second coup de feu.. quel est l'insolent ?... J'accours et ne vois que la trace de ses pas. (*Pendant ce monologue il a déposé au fond, et pièce à pièce, son chapeau, son cor et tout son attirail de chasse, excepté son fouet.*) Il faut que ce soit le grand chasseur noir en personne qui ait tiré ce coup de fusil là pour me narguer.. (*Pre-*

nant une chaise au fond et venant s'asseoir près de la table à droite sur laquelle il met son fouet. Mais nous n'y avons vu que du feu !... (*A ce moment on entend une fanfare joyeuse dont l'air contraste avec celui qui a annoncé l'arrivée du baron.*) Qu'est-ce que cela ?... un air de chasse ?....

SCÈNE X.

LE MARQUIS, BORDEAUX, LE BARON, *puis* FRIKANDOFF.

LE MARQUIS (*entrant par le fond, en habit de chasse, et suivi de Bordeaux : à la cantonnade*).—C'est bien, le gibier à la cuisine.... et le chasseur à table ! (*Il dépose sa carabine contre la cheminée. Bordeaux approche une table et un fauteuil, qui se trouvent à gauche, et sort par la première porte à droite.*)

LE BARON (*avec dédain, à part et sans regarder*).—Quelque gentillâtre qui croit avoir chassé... et qui rapporte des mauviettes !...

LE MARQUIS (*à part*).—Ah ! voici le farouche Nemrod qu'il me faut dompter.. Quel air sauvage ! (*Haut et frappant sur la table avec le manche de son fouet.*) Holà ! quelqu'un !...

FRIKANDOFF (*entrant par le fond*).—Voilà !... voilà !... (*Au marquis.*) Que désire monsieur ?....

LE MARQUIS.—A boire ! .. la première chose venue !.... Votre meilleur vin du Rhin !...

FRIKANDOFF.—J'en ai d'excellent.

LE MARQUIS.—Quatre bouteilles et un verre !

FRIKANDOFF (*surpris*).—Quatre bouteilles et un seul verre !....

LE MARQUIS (*le menaçant*).—Eh bien ! veux-tu marcher ?

FRIKANDOFF (*vivement*).—Voilà ! voilà ! (*Il sort par le fond.*)

LE MARQUIS.—Balourd ! Comme s'il ne voyait pas que je suis seul... (*Il regarde à droite et feint d'apercevoir le baron qui a tiré une énorme pipe de sa poche et qui est en train de la bourrer.*) Ah ! mais non.... j'ai de la compagnie... Monsieur ?.... (*Il salue... le baron lui rend faiblement son salut et lui tourne le dos. A ce moment Frikandoff apporte les quatre bouteilles et un verre qu'il dépose sur la table de gauche et sort aussitôt. A part, regardant le baron.*) Ah ! ah ! la pipe... je te forcerai bien à parler... (*Il va s'asseoir à la table, entre elle et la cheminée et se verse à boire. Haut.*) A votre santé Monsieur ?.... (*Il s incline et boit.*)

LE BARON.—Drôle d'original ?.... (*Haut et brusquement.*) A la vôtre. (*Il boit.*)

LE MARQUIS (*faisant claquer sa langue après avoir bu*).—Excellent, parbleu !... Monsieur, cette meute de chiens qui vient de renter est-elle à vous ? Braves et nobles bêtes !.. . surtout le blanc, à manteau noir.... un de vos meilleurs limiers, j'en suis sûr.... un chien qui vaut cinquante louis. (*Il tire sa pipe de sa poche.*)

LE BARON (*se retournant un peu vers le marquis*).—Ah ! vous êtes connaisseur ?

LE MARQUIS (*à part*).—Allons donc ! la glace est rompue !.... (*Il se lève et vient prendre des mains du baron un papier que celui-ci a allumé. Haut.*) Un peu de feu ?.... merci... (*Il allume sa pipe.*)

LE BARON (*stupéfait*).—Dites donc... vous êtes sans façon !....

LE MARQUIS.—Toujours !.... (*Il rend le papier au baron qui allume sa pipe à son tour.*)

Le Baron (*avec humeur*).—Quand on ne se connaît point....

Le Marquis (*le détaillant*).—Laissez donc !.... cette noble tenue, cet air martial... (*Riant.*) Voulez-vous parier que vous êtes le roi des chasseurs vous !... eh bien !.... nous sommes tous frères... topez-là !.... (*Il lui présente la main.*)

Le Baron (*riant*).—Il est curieux ! (*Il lui sert la main avec force.*)

Le Marquis (*sans lâcher la main du baron*).—Oh ! rude poigne !... dites donc vieux tueur de sangliers !... (*Il lui secoue rudement le bras.*)

Le Baron.—Hein ? prenez donc garde !

Le Marquis (*riant et retournant à la table de gauche*).—C'était pour vous faire lâcher la de tente !... (*S'asseyant et se versant à boire.*) Ah ! mais vous ne buvez pas, camarade ?... Quatr bouteilles, cela vous fait peur, à vous ?

Le Baron.—Peur ?.... mille tonnerres ! est-ce que vous voudriez jouer à ce jeu-là avec moi ?

Le Marquis.—Pourquoi pas ?... avec vou comme avec un autre ?

Le Baron (*frappant de la main sur la table*) —Garçon !

Frikandoff (*entrant par le fond*).—Voilà voilà !

Le Baron.—Apporte encore six bouteilles d Johannisberg.

Frikandoff.—Oui monsieur. (*Il va pour sortir*)

Le Marquis (*frappant sur la table avec s bouteille*).—Garçon !

Frikandoff (*s'arrêtant.*)—Monsieur ?

Le Marquis.—Apportes-en douze !

Frikandoff.—Oui, monsieur. (*Il sort par fond et revient bientôt avec un garçon : ils port*

chacun un panier de bouteilles ; Frikandoff dépose le sien près du marquis, et le garçon met le sien à côté du baron, puis enlève les bouteilles vides et la petite lampe. Ensuite ils sortent par le fond.)

LE BARON.—La chasse vous a altéré camarade... (*D'un ton goguenard.*) Vous avez rapporté beaucoup de gibier ?

LE MARQUIS.—Pas grand'chose..... un chevreuil que j'ai abattu ici près... au carrefour de la Croix.

LE BARON (*à part*).—Comment ? c'est lui qui m'a dépisté !

LE MARQUIS (*se levant et venant donner au baron un pied de chevreuil*).—Voilà le pied de la bête.

LE BARON (*l'examinant avec humeur*).—Superbe !

LE MARQUIS (*à part*).—Il m'a coûté assez cher.. trente florins au braconnier qui l'a tiré !... (*Il va se rasseoir à la table et il boit.*)

LE BARON (*examinant toujours le pied de chevreuil*).—Chevreuil de onze mois !... beau coup de fusil !... (*Il pose le pied sur la table.*)

LE MARQUIS.—N'est-ce pas ?... une balle qui ferait honneur au baron de Henforester !...

LE BARON (*surpris*).—Vous connaissez le baron ? (*Il se verse à boire.*)

LE MARQUIS.—Oh ! beaucoup !.... comme on connaît Alexandre et César, de réputation.

LE BARON.—Seriez-vous Allemand ?

LE MARQUIS.—Oui, de Versailles !... mais il serait curieux que le marquis de Lauzun...

LE BARON (*se levant tout-à-coup, son verre à la main et restant immobile de surprise contre la table*).—Vous.. le marquis ?

LE MARQUIS (*tranquillement*).—Eh bien que s't-ce que vous avez donc ?

Le Baron (*toujours cloué à sa place*).—Figurez-vous que je vous croyais un marquis Pompadour... une cassolette à parfums !

Le Marquis.—C'est ça... une poupée... avec des dentelles et des rubans comme un petit chien de comtesse !

Le Baron.—Parole d'honneur.

Le Marquis (*s'étalant sur son fauteuil et étendant les bras*).—Eh bien ! voilà ! (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !

Le Baron (*riant d'un gros rire*).—Oh ! oh ! oh ! (*S'approchant et posant son verre sur la table du marquis.*) C'est que je ne pouvais pas vous souffrir ! et au lieu de ça... eh bien ! vous m'allez !... (*Prenant une chaise au fond et s'asseyant en face du marquis.*) Le diable m'emporte ! vous m'allez très bien, ventrebleu !

Le Marquis.—Vous n'êtes pas dégoûté, saprebleu !... mais vous m'allez aussi !... à propos, mon ami intime, comment vous appelez-vous ? (*Il approche son verre de celui du baron.*)

Le Baron.—Vous trinquez avec le baron de Henforester.

Le Marquis (*se levant, son verre à la main comme le baron précédemment et jouant la surprise*).—Hein ? qu'est-ce que vous dites !... vous le baron ?... (*Posant son verre et s'appuyant à deux poings sur la table.*) Votre parole d'honneur

Le Baron (*riant*).—Oui, mon cher... elle est bonne, hein ?

Le Marquis.—Savez-vous que je vous ai souvent envoyé aux cinq cent mille diables !... car enfin, je vous avais écrit... on s'est présenté trois fois chez vous de ma part et mon piqueur n'a pas seulement été reçu... (*Quittant la table et passant à droite.*) C'est très impoli, très-grossier... vous êtes fort mal élevé, baron !...

LE BARON (*riant*).—Ah ! ah ! ah !

LE MARQUIS.—Fort mal élevé !... Quand j'ai vu que vous ne me répondiez pas, je me suis dit : Voyons donc que j'aille trouver ce sauvage, cet ours mal léché !...

LE BARON (*avec un mouvement*).—Hein !

LE MARQUIS.—Oh ! je l'ai dit... Et un beau matin, je suis parti, le fusil sur l'épaule, la carnassière sur le dos, pour venir chasser avec vous !

LE BARON (*enchanté et lui prenant la main*).—Eh bien ! voilà un homme !... Par Saint Hubert ! je suis désolé...

LE MARQUIS.—De quoi donc ?

LE BARON.—Le diable m'emporte ! quelques jours plus tôt, si je ne vous aurais pas proposé d'épouser ma noble pupille !...

LE MARQUIS.—Me marier !... doucement !... Ma femme, voyez-vous, c'est ma carabine !...

LE BARON.—Je comprends cela ;... mais ma pupille, voyez-vous...

LE MARQUIS.—Merci !... bien obligé !... je n'en veux pas... je la refuse !... (*Il va s'asseoir à la table du baron, du côté de la fenêtre.*)

LE BARON (*s'asseyant en face du marquis*).—C'est que ça aurait joliment arrangé vos affaires !...

LE MARQUIS.—Au diable la chicane ! (*Il prend un verre dans le panier, ainsi que le baron, et ils se remettent à boire.*)

LE BARON.—Il est étonnant !... C'est que vous ne savez pas qu'aujourd'hui, nous allons vider votre procès ?

LE MARQUIS (*buvant et commençant à avoir la langue épaisse*).—Oh ! avec mes autres juges !... ... Ah ! à propos, je suis allé leur rendre visite... Quelle corvée... Un certain Bouquin vert !...

LE BARON.—Boukenberg !

[illegible]

LE MARQUIS.—De vie ou de mort !... As-tu entendu ?...

LE BARON.—Oui !

LE MARQUIS (*jouant de plus en plus l'ivresse*).—C'est que tu pourrais ne pas avoir entendu !... parce que tu es un peu dans les vignes du Seigneur !... Mais, vois-tu, mon parti est pris... si les juges me condamnent... (*Prenant une bouteille dont il dirige le goulot sur son front.*) Je tirerai mon dernier coup de fusil, en me faisant sauter la cervelle ! Pouf ! (*Il rejette la bouteille, et laisse rudement tomber sa tête, sur la table, au milieu des bouteilles et des verres.*)

LE BARON (*se levant*).—O ciel !... vous tuer !.... mais ce serait absurde !...

LE MARQUIS (*comme endormi*).— Si je veux me tuer, moi... là !...

LE BARON (*se penchant vers le marquis.*)— Mon cher ami, je t'en prie,... ne te tue pas... hein !...

LE MARQUIS.—Je veux me tuer, moi,... là !...

LE BARON.—Pauvre garçon ! Il m'a tout remué... Ecoute-moi, marquis !... (*A mi-voix.*) Je te donnerai ma voix... (*Il regarde autour de lui pour s'assurer qu'il n'y a personne*).

LE MARQUIS (*à part, relevant la tête pendant ce mouvement*).—C'est tout ce que je demande. (*Il repose vivement sa tête sur la table, aussitôt que le baron se retourne vers lui.*)

LE BARON (*au marquis*).—Entends-tu, ma voix.. (*A lui-même, en gagnant le milieu du théâtre.*) Mes collègues voteront contre lui... mais au moins je n'aurai rien à me reprocher... (*Revenant au marquis.*) Voyons, mon cher ami... revenez à vous..... (*Il le touche.*) Pas moyen... Il est ivre mort... (*Appelant.*) Holà ! quelqu'un !... (*S'impatientant.*) Viendra-t-on quand j'appelle ?...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FRIKANDOFF, BORDEAUX, 2 GARÇONS.

FRIKANDOFF (*entrant par le fond avec les deux garçons*).—Voilà, monsieur le baron. (*Il reste au fond avec les garçons.*)

BORDEAUX, (*arrivant par la 2e porte, à droite*). —Qu'est ce donc ?

LE BARON, (*montrant le marquis*). — Portez-le dans sa chambre !

BORDEAUX, (*descendant vivement à la gauche du marquis.*)—Ah ! mon Dieu ! (*Il veut le soulever.*)

LE MARQUIS, (*faiblement.*) — Laissez moi dormir !...

BORDEAUX.—Mon pauvre maître !...

LE BARON.—Ce n'est rien... (*Riant.*) Il a voulu prendre un verre de vin avec moi... et il n'est pas de force.

BORDEAUX.—Il est sans connaissance. *Il se penche vers le marquis.*)

LE MARQUIS (*bas et vite*).—Dépêche toi donc animal, pour mon autre rendez-vous...

BORDEAUX. (*surpris*).—Tiens !...

LE MARQUIS, (*bas*).—Chut !...

LE BARON.—Allons... voyons... portez-le dans son lit... allez le coucher... (*Bordeaux aide le marquis à se lever, quand il est debout, Bordeaux le lâche et il fait un faux pas.*)

FRIKANDOFF, (*de loin*).—Soutenez-le donc !...

LE MARQUIS (*offensé*).—Soutenez... qui est-ce qui parle de soutenir ?... (*A Bordeaux qui s'approche pour le soutenir.*) Ne me touchez pas, vous.. j'irai bien tout seul... (*Bordeaux remonte près de la deuxième porte à droite.*) J'irai bien tout seul... (*Il fait quelques pas en trébuchant et tend les bras*

au baron.) Embrasse-moi ? (*Le baron se met à rire en remontant.*) Il ne veut pas m'embrasser !... (*Repoussant alternativement Frikandoff et un garçon qui veulent le soutenir.*) Ne me touchez pas... (*Prêt à sortir et se retournant en riant vers le baron.*) Avec de l'eau jusqu'ici... (*Il sort en trébuchant par la 2e porte à droite, Bordeaux le suit. —Frikandoff et les garçons sortent par le fond, en emportant la table de droite et toutes les bouteilles, et après avoir rangé les chaises.*)

Le Baron (*riant, en voyant sortir le marquis*).— Ah ! ah ! L'Allemagne a remporté une victoire complète !... Mais il faut que j'aille me préparer pour la séance du tribunal... ma foi ! au diable la maison de Hombourg et les droits de ma pupille... et ma voix au disciple de Saint Hubert ! (*Il sort.*)

SCENE XII.

FRIKANDOFF, GARÇONS, PAYSANS, *puis* BORDEAUX.

Frikandoff (*entrant accompagné de deux garçons portant une grande table couverte d'un tapis vert*).—Posez ici cette table... là !... Avancez ici trois fauteuils. Tout est-il au complet ? Du papier, des plumes, de l'encre, une urne pour les votes, une sonnette, des flambeaux... il n'y manque rien. Ah ! c'est que je tiens à ce que les choses soient bien faites, voyez-vous ? (*Avec importance.*) Le savant conseil m'a confié les fonctions d'huissier, pour cette importante séance ; et je ne veux pas rester au-dessous de ma mission. (*Aux paysans qui entrent en foule.*) Vous autres, tenez-vous là, debout, chapeau bas, et souvenez-vous longtemps de l'honneur qui vous est fait d'assister à un jugement de la Cour aulique ! Attention, voici les juges ! (*Annonçant.*) La Cour !

SCÈNE XIII.

GOULUSSMANN, LE BARON, *et* BOUKENBERG *entrent par le fond et se saluent.*

GOULUSSMANN (*au baron*).—Mon honorable collègue. (*Il le salue et remonte.*)

LE BARON.—Bonsoir !... (*A part.*) Où est donc l'autre imbécile ?

BOUKENBERG (*descendant*). — Mon cher co.... collègue ! (*Il salue le baron.*)

GOULUSSMANN (*redescendant entre le baron et Boukenberg*).—En ma qualité de doyen d'âge, messieurs, j'occuperai le fauteuil de la présidence. (*Il va s'asseoir au fauteuil.*)

BOUKENBERG.—Je suis votre ca .. cadet... (*Il s'assied à droite*)

LE BARON, (*à part, sur le devant de la scène*). —C'est le moment décisif, ces deux têtes de bois vont condamner mon pauvre marquis... Du moins, je protesterai. (*Il va s'asseoir à la gauche de Goulussmann. — Frikandoff, qui remplit les fonctions d'huissier, est à droite, devant le peuple.*)

GOULUSSMANN & BOUKENBERG.—Hum !.. hum !.. hum !...

LE BARON, (*vivement*).—Je demande à répondre.

GOULUSSEMANN.—A quoi ?

LE BARON.—Parbleu ! à ce que monsieur dira... et vous aussi...

GOULUSSMANN, (*se levant*).—Moi... (*D'un ton d'avocat.*) Dans la conjoncture dont il s'agit... je dirai ..

FRIKANDOFF, (*d'une voix glapissante.*)—Silence !

GOULUSSMANN (*d'un ton ferme*).—Je .. ne dirai rien ..

LE PEUPLE.—Ah !... écoutons... écoutons...

GOULUSSMANN, (*comme s'il plaidait*). — Cette cause doit nous être parfaitement connue...

LE BA[illegible] *[illegible]*,
M. le président a raison... ce procès [illegible] depuis quatre-vingt-trois ans... et dès lors...

BOUKENBERG (*se levant et d'un ton plus haut encore*).—S'il est pendant, ce... ependant.

GOULUSSMANN (*agitant sa sonnette*).—La cause est entendue... (*Se rasseyant.*) Il ne s'agit plus que de prononcer au scrutin par bulletins écrits...

LE BARON & BOUKENBERG (*se rasseyant et à part*).—Très-bien...

GOULUSSMANN. (*préparant des petits papiers*).—Chacun de nous déposera dans cette urne le nom de la partie à laquelle il donne gain de cause, et la majorité des voix décidera.

BORDEAUX (*à part*).—Qui vont ils nommer ?

GOULUSSMANN.—Passons aux bulletins... voici le mien.

LE BARON (*met aussi le sien dans l'urne*).—Voici le mien... (*A Boukenberg, qui lit son Horace.*) A vous, M. de Boukenberg ! .. votre bulletin !...

BOUKENBERG (*sortant de sa rêverie*).—Hein !... Quoi ?... je ne suis pas sou... ourd. (*Il dépose son vote.*)

GOULUSSMANN.—Je vais dépouiller le scrutin.

BORDEAUX (*à part*).—Je suis énormement ému !..

GOULUSSMANN (*tirant un billet de l'urne et lisant*).—Premier vote : M. le marquis de Lauzun !

LE BARON (*à part*).—C'est mon bulletin !

GOULUSSMANN (*à part*).—C'est mon bulletin !

BOUKENBERG (*à part*).—C'est mon bu... bu... lletin.

GOULUSSMANN (*tirant un second billet*).—Deuxième vote : M. le marquis de Lauzun !

LES TROIS JUGES (*se regardant.*)—Tiens !

BORDEAUX (*à part*).—Dieu soit loué !... Deux voix !

GOULUSSMANN.—Ça y est... (*Il montre le billet à ses collègues.*) Au troisième bulletin !

BOUKENBERG.—*Numero Deux impair gau.... gaudet !*

GOULUSSMANN (*tirant le dernier billet et le lisant avec grande surprise*).—M. le marquis de Lauzun.

BORDEAUX (*à part*).—Quel bonheur !... (*Il disparait.*)

BOUKENBERG.—Il a l'u...

GOULUSSMANN.—J'ai lu ce qui est écrit... (*Il montre le billet.*)

BOUKENBERG (*acherant*).—Il a l'u... l'u... na... nimité !

GOULUSSMANN (*agitant la sonnette*).—La séance est levée... (*Les trois juges sont toujours à la table, mais debout.*)

BORDEAUX (*reparaissant par le fond.—Annonçant*).—M. le marquis de Lauzun !

SCENE XIV.

LES MÊMES, LE MARQUIS, BORDEAUX, DEUX VALETS.

(*Le Marquis dans le plus brillant costume, entre par le fond, précédé de deux valets en grande livrée, qui restent de chaque côté de la porte. Après l'entrée du Marquis, le peuple quitte la droite, et va garnir le fond.*)

LES TROIS JUGES (*au comble de la surprise, pendant que le marquis les salue profondément*).—Ah ! mon Dieu !...

LE BARON (*à part*).—Ce n'est pas le mien !

GOULUSSMANN (*à part*).—Ce n'est pas le mien !

BOUKENBERG (*à part*).—Ce n'est pas le mien !

GOULUSSMANN.—J'ai trouvé la chose... il y a trois marquis de Lauzun. (*Ils quittent la table et*

descendent en scène. Frikandoff, aidé de ses garçons, range la table et les sièges dans le coin à gauche, et sort par le fond. Bordeaux reste au fond près de la table.)

Le Marquis (*s'inclinant*).—Non, messieurs, il n'y en a qu'un, fort à votre service, et qui vient vous assurer de sa parfaite gratitude...

Boukenberg.—Quelle méta.... méta.... amorphose !...

Le Marquis (*au baron*).—Quoique je vous paraisse peut-être un peu différent de ce que vous m'avez vu, monsieur le baron, pour vous prouver que je suis digne d'être votre confrère en joyeuse vénerie, je vous supplierai de venir célébrer la Saint-Hubert, dans les forêts de mon domaine. (*Il salue.*)

Le Baron (*avec embarras*).—Monsieur ! (*Il remonte un peu.*)

Le Marquis (*à Boukenberg*).—Si M. le docteur veut bien nous accompagner, nous repasserons ensemble les admirables poésies... d'Horace.

Boukenberg (*salue et passe*).—Monsieur... (*A Goulussmann.*) Je suis stu... stu...

Goulussmann.—pide ?...

Boukenberg (*avec colère*).—péfait !... (*Goulussmann va rejoindre le baron avec lequel il parle bas.*)

Le Marquis (*à Goulussmann*).—Quant à vous, monsieur Goulussmann, je vous attends à Paris, pour vous prouver que le tableau que je vous ai fait du marquis de Lauzun est... quelquefois fidèle.

Goulussmann.—Et le dîner promis pour demain ?

Le Marquis.—Il sera aussi succulent que possible, et j'espère que vos honorables collègues voudront bien en prendre leur part.

FIN.

CLOSED STACK

691281

PQ
2204
C19T8

Carmouche, P. F. A.
Les trois juges.

CLOSED STACK
CAMERON LIBRARY